

FESTIVAL D'AUTOMNE 2023

DOSSIER DE PRESSE

ARTS VISUELS | CINÉMA

SERVICE DE PRESSE :

Rémi Fort - r.fort@festival-automne.com

Yoann Doto - y.doto@festival-automne.com

Assistés de Solal Jarreau

01 53 45 17 13



SOMMAIRE

ARTS VISUELS | OPÉRA-PERFORMANCE

- 3** | **Rugilė Barzdžiukaitė / Vaiva Grainytė / Lina Lapelytė**
Sun & Sea
du 15 au 17 septembre à la Grande Halle de la Villette

ARTS VISUELS | CINÉMA

- 7** | **Yto Barrada**
Solidité lumière
du mer. 11 octobre au sam. 16 décembre à Immanence - Centre d'Art

Balcon Bettina

du dim. 15 octobre au dim. 26 novembre à Césure, Plateau Urbain

Carte blanche Cinémathèque de Tanger

octobre - décembre au Louxor, Palais des Cinémas

- 12** | **Défricheuses : féminismes, caméra au poing et archives en bandoulière**
du jeu. 28 septembre au mer. 20 décembre à la Cité internationale des arts

CINÉMA

- 14** | **Euzhan Palcy**
Rétrospective
du ven. 10 au dim. 19 novembre au Centre Pompidou

- 17** | **Alice Rohrwacher**
Rétrospective
du ven. 1^{er} décembre au dim. 8 janvier au Centre Pompidou



Sun & Sea, Vilnius 2021 © Evgenia Levin - Courtesy of the artists

RUGILĖ BARZDŽIUKAITĖ VAIVA GRAINYTĖ LINA LAPELYTĖ

Sun & Sea

Conception et développement, Rugilė Barzdžiukaitė, Vaiva Grainytė, Lina Lapelytė

Direction et scénographie, Rugilė Barzdžiukaitė
Livret, Vaiva Grainytė

Composition et direction musicale, Lina Lapelytė
Curatrice, Lucia Pietroiusti

Production Sun&Sea (Lituanie) ; Neon Realism (Lituanie)

La Villette, la Philharmonie de Paris et le Festival d'Automne à Paris
présentent ce spectacle en coréalisation,
en collaboration avec Pinault Collection



Sun & Sea - « opéra-performance » des Lituaniennes Rugilė Barzdžiukaitė, Lina Lapelytė et Vaiva Grainytė - est présenté pour la première fois en France après avoir fait le tour du monde. Lion d'or à la Biennale de Venise en 2019, *Sun & Sea* est un objet artistique dont l'expérience est non seulement mémorable, mais surtout salutaire. Imaginez une plage...

Imaginons une plage que l'on contemplerait d'en haut, scrutant toutes les microfictions visuelles et auditives qui s'y jouent concomitamment à chaque instant, observant d'un œil le ballet des corps au soleil, d'une oreille la symphonie des sons atténués. De cette scène ensablée, de ces corps paresseux en proie à la détente s'élèvent des voix, des chœurs et des *arias*. Innocemment, inconsciemment, imperturbablement, elles égrènent une succession d'airs du quotidien, de chants qui disent l'inquiétude ou l'ennui, en une hypnotique litanie : la litanie dramatique des maux que le réchauffement de la planète fait planer sur nos vies, des mots que l'omniprésence médiatique finit par vider de leur sens... « Opéra-performance » composé à trois avec la musique de Lina Lapelytė sur un livret de Vaiva Grainytė et mis en scène par Rugilė Barzdžiukaitė, *Sun & Sea* avait marqué les esprits lorsqu'en 2019, il avait représenté la Lituanie à la Biennale de Venise, remportant le Lion d'Or. Microfiction ou macroréalité ? Théâtre musical ? Installation ? Tableau vivant ? Série télé ? Si *Sun & Sea* est une œuvre aussi magistrale, c'est qu'elle est surtout une invitation à rester à l'écoute, attentifs à un certain usage du temps, des autres et du monde.

GRANDE HALLE DE LA VILLETTE

Du ven. 15 au dim. 17 septembre

Durée estimée : 45 minutes

En anglais, surtitré en français

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

01 53 45 17 13 | r.fort@festival-automne.com

y.doto@festival-automne.com

La Villette

Bertrand Nogent, Carole Polonsky

b.nogent@villette.com

c.polonsky@villette.com

Cité de la musique - Philharmonie de Paris

Philippe Provensal

pprovensal@philharmoniedeparis.fr

Sun & Sea en tournée :

Du 23 au 25 juin 2023

Cork Midsummer Festival (Cork, IE)

Du 19 au 27 août 2023

Taipei Arts Festival (Taipei, TW)

ENTRETIEN

Quelle était votre idée de départ, en 2017, lorsque SIRE-NOS, le principal festival de théâtre de Lituanie, vous a passé commande de *Sun & Sea* ? Et quelles modifications avez-vous apportées pour sa présentation à la Biennale de Venise (2019) qui vous a valu le Lion d'Or ?

Rugilė Barzdžiukaitė : Notre envie était tout simplement de travailler à nouveau toutes les trois, trois ans après *Have a good day !*, notre première pièce. Nous savions donc que cette pièce impliquerait des éléments musicaux, textuels et visuels. L'idée première était celle d'observer les humains comme des espèces d'insectes - à l'époque, je travaillais à un documentaire, *Rugstus Miskas*, filmé du point de vue d'un oiseau. L'exemple du Guggenheim de New York nous a donné une première référence commune de ce que à quoi cela pourrait ressembler. Idéalement, nous aurions aimé que le public puisse varier sa perspective, se rapprocher, s'éloigner : c'est pourquoi nous encourageons les spectateurs, même s'il n'y a qu'un seul niveau, à se déplacer durant la pièce, à être actifs, à varier l'angle, « zoomer » sur différentes parties de la place. La plage devient une sorte de cage « ethnologique »... Cela nous semblait être le cadre approprié pour parler de l'« espèce humaine » avec distance.

Lina Lapelytė : *Have a Good Day !* nous avait également permis de préciser ce que nous cherchions, de tester une méthode. Dès le départ, deux caractéristiques nous importaient : d'une part, trouver un lieu, une situation sociale permettant de faire se rencontrer des individus différents, de faire entendre plusieurs voix et coexister plusieurs niveaux de narration. D'autre part, nous savions que ce serait une pièce où les gens chantent.

Vaiva Grainytė : A l'origine, *Sun & Sea* était joué plusieurs fois par jour, mais avec des interruptions. C'est pour Venise, lorsqu'il s'est agi de montrer la pièce dans un contexte lié aux arts visuels, que nous avons décidé de la présenter sous forme d'installation, de boucle.

La musique est-elle jouée en direct, ou bien s'agit-il d'une diffusion sur bande ?

Lina Lapelytė : Au départ, la pièce était jouée en direct, mais nous avons rapidement réalisé que c'était une torture pour un pianiste de répéter les mêmes deux notes pendant cinq heures. Nous avons donc simplifié. Nous voulions que les chanteurs soient libres, et surtout détendus. A Venise par exemple, avec la fatigue, il pouvait leur arriver d'oublier certaines lignes de texte. Comme nous voulions que l'accompagnement réagisse à ce qui se passait sur scène, une personne était chargée d'actionner les différentes pistes sonores en fonction de ce qui se passait. Mais avec la tournée de la pièce, les performeurs se sont tellement familiarisés avec elle qu'il nous suffit d'avoir une bande-son en continu.

Vaiva Grainytė : L'écriture du livret et la composition de la musique se sont faites simultanément. Nous avons commencé par organiser des auditions, recherchant des qualités de corps et de voix intéressantes et différentes : nous avons auditionné toutes sortes de personnes, de tous âges et de toutes provenances, certaines issues de la musique chorale, d'autres du jazz, d'autres de la musique folk. Lorsque nous avons décidé

d'évoquer la problématique du changement climatique et de l'écologie, la principale difficulté a été de trouver la bonne manière de parler de ce sujet compliqué. Le livret s'est développé progressivement. J'écrivais des fragments, que nous décidions d'attribuer à tel ou tel chanteur, Lina composait ensuite la mélodie, et nous faisons ensuite des essais pour voir comment le texte et la mélodie fonctionnait avec tel ou tel interprète. Il y a entre 12 et 14 chanteurs au total, et nous travaillons ensuite avec des personnes recrutées sur place, qui s'adonnent à différentes activités sur la plage.

Rugilė Barzdžiukaitė : Les seules instructions que nous leur donnons sont de ne pas regarder le public, de ne pas faire trop de bruit et de ne pas réagir à la musique. L'essentiel est qu'elles s'amuse sur la plage, et apportent avec elles ce qui leur fait plaisir - des jeux, des victuailles... Il est essentiel aussi qu'elles aillent se baigner - il n'y a pas d'eau sur le plateau, mais en coulisse.

Lina Lapelytė : Lorsque les circonstances le permettent, nous essayons aussi d'intégrer des chanteurs locaux, choristes, ou mêmes solistes.

Vaiva Grainytė : Au Chili par exemple, nous avons intégré un chanteur mapuche, qui chantait quelques parties dans sa langue maternelle, intégrant certains messages liés à son peuple.

Have a good day !, opéra pour 10 caissières de supermarché, sons de supermarché et piano, parlait du consumérisme et du capitalisme. Sun & Sea se déroule sur une plage et évoque le dérèglement climatique : l'une des constantes de votre travail semble être ce souci de traiter des questions très graves à travers des situations extrêmement quotidiennes - votre compatriote, le cinéaste Jonas Mekas, utilisait l'expression de « néant quotidien » (daily nothingness) au sujet de votre travail...

Vaiva Grainytė : Nous aimons beaucoup cette phrase de Jonas Mekas. Trouver la bonne manière de parler de ces sujets est un vrai défi. Souvent, dans l'art, ils sont abordés soit d'une manière très moralisatrice, soit suivant une rhétorique très revendicative. Nous cherchions plutôt à atteindre une combinaison entre le poétique et le banal qui permette au public de se sentir relié aux interprètes, à travers toutes ces micro-histoires qui se produisent au sein d'une perspective plus large.

Lina Lapelytė : L'idée, lors de la création à Vilnius, était de faire en sorte que les gens soient comme « immergés » dans ces sujets très sensibles sans vraiment s'en rendre compte. Il faut passer un peu de temps dans la pièce avant de commencer à faire attention au texte et à sentir la dimension apocalyptique derrière ce décor lumineux et optimiste, l'apparence de la situation, de la musique et du texte.

Rugilė Barzdžiukaitė : Cela dépend également beaucoup de la manière dont on communique autour celle-ci. A Vilnius, nous cherchions plutôt à éviter toute interprétation littérale et ne communiquions pas sur la dimension écologique. A Venise au contraire, ce sujet était beaucoup plus mis en avant, c'était le message principal que les spectateurs avaient en tête avant d'appréhender l'œuvre.

BIOGRAPHIES

Quatre ans après le Lion d'or, Sun & Sea a fait le tour du monde : comment vivez-vous avec le succès de cette œuvre ?

Lina Lapelytė : Ce sont les interprètes et l'équipe de production qui endossent le poids le plus important. Pour nous, la pression a surtout été au moment de Venise : artistes indépendantes, habituées à travailler à une petite échelle, nous avons dû bâtir une structure énorme en quelques jours. Dans tous les cas, nous essayons surtout de garder une certaine hygiène mentale afin de continuer à prendre du plaisir à présenter cette œuvre. C'est le plus important.

Propos recueillis par David Sanson

Rugilė Barzdžiukaitė

Rugilė Barzdžiukaitė (née en 1983, vit et travaille à Vilnius) a une pratique artistique qui couvre les champs de la vidéo, du théâtre et des arts visuels. Dans son travail, elle explore le fossé entre la réalité objective et la réalité imaginée, tout en questionnant de manière ludique des manières de penser trop anthropocentriques. Son récent film-essai documentaire *Acid Forest* (2018) a entre autres été primé au Festival International du Film de Locarno, et montré notamment à la National Gallery of Art de Washington, au Lincoln Center de New York, à l'American Film Institute Festival de Los Angeles.

Vaiva Grainytė

L'œuvre littéraire de Vaiva Grainytė (née en 1984, vit et travaille en Lituanie) oscille entre plusieurs genres, faite aussi bien d'œuvres théâtrales interdisciplinaires que d'essais et de poésie, et est traduite dans plus de dix langues. Dans son travail d'écrivaine, de dramaturge et de poète, elle adopte une position d'observation anthropologique, en confrontant les situations sociales mondaines pour les faire apparaître sous un jour paradoxal et anti-familier. Parmi ses œuvres majeures, la somme d'essais *Beijing Diaries* (2012) et le recueil de poésie *Gorilla's Archives* (2019) ont tous deux été nominés pour les Book of the Year awards. Plus récemment, son roman bilingue et multigenre *Roses and Potatoes* (2022) déconstruit de façon ludique les stéréotypes associés au bonheur dans le monde contemporain.

Lina Lapelytė

Les performances élaborées par Lina Lapelytė (née en 1984, vit et travaille à Vilnius et Londres) possèdent une dimension musicale affirmée, en lien étroit avec les thèmes de la pop culture, des stéréotypes de genre et de la nostalgie. Son travail implique souvent une situation de chant dans laquelle des performeurs amateurs ou professionnels sont confrontés à un large répertoire musical, couvrant aussi bien la musique mainstream que l'opéra. Ces actions chantées forment un événement collectif et affectif questionnant aussi bien la vulnérabilité que l'astreinte au silence. En 2022, elle présente à Lafayette Anticipations *The Mutes*, une performance musicale interprétée par un chœur de personnes n'ayant pas eu de formation musicale. Elle a été invitée dans le cadre d'expositions à la Fondation Cartier, au Tel Aviv Museum of Art, au Kunstenfestivaldesarts ou encore au Castello di Rivoli (Turin).



YTO BARRADA

Solidité lumière

Balcon Bettina

Carte blanche Cinémathèque de Tanger

Commissariat, Clément Diré

Le Festival d'Automne à Paris est producteur de ces expositions, en collaboration avec Césure et le centre d'art Immanence. Avec le concours des galeries PACE Gallery ; Galerie Polaris, Paris et Sfeir-Semler Gallery, Beyrouth & Hambourg Avec le soutien du Fonds Meyer Louis-Dreyfus et de Sylvie Winckler

CARTE BLANCHE À LA CINÉMATHÈQUE DE TANGER LOUXOR, PALAIS DES CINÉMAS

Programme détaillé à venir, séance inaugurale le 9 octobre

SOLIDITÉ LUMIÈRE

IMMANENCE - CENTRE D'ART

Du mer. 11 octobre au sam. 16 décembre

Du mer. au sam. de 13h à 21h - Gratuit

BALCON BETTINA

CÉSURE, PLATEAU URBAIN

Du dim. 15 octobre au dim. 26 novembre

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

r.fort@festival-automne.com

y.doto@festival-automne.com

01 53 45 17 13

Pour Yto Barrada, la puissance de l'art réside dans sa capacité à créer des liens et susciter des rencontres. Sa proposition en trois volets pour l'édition 2023 du Festival d'Automne est emblématique de sa démarche: celle de l'une des voix les plus originales de la création contemporaine pour qui les effets de langage, les échos visuels et les troubles de la transmission sont au cœur d'une pratique décidée à réconcilier le besoin de règles et les plaisirs du jeu.

Pour son premier projet d'envergure à Paris depuis 2006, l'artiste Yto Barrada, née en 1971 à Paris et établie à New York depuis 2013, également éditrice, présidente de la Cinémathèque de Tanger et fondatrice de The Mothership (« Le Vaisseau-mère »), centre de recherche tangérois consacré au textile et aux plantes tinctoriales, déploie l'ensemble de ses recherches actuelles.

À Césure, sur le grand plateau reconverti de l'ancienne bibliothèque universitaire de Paris-3, elle propose *Solidité lumière*, un paysage ouvert réunissant œuvres récentes et productions inédites – photographies, installations, collages, textiles, imprimés – où il est question, entre autres, de revisiter le modernisme, de l'art des radeaux et de la dérive, de s'affranchir ou non des règles, d'aborder les rivages de l'Oulipo, de tester la résistance des couleurs (leur « solidité lumière ») et d'étudier les métamorphoses de l'iris.

Au centre d'art Immanence, l'exposition *Balcon Bettina* est la première présentation à Paris de l'œuvre conceptuelle et photographique hypnotique de Bettina (1927-2021), figure new-yorkaise longtemps recluse à l'Hôtel Chelsea dont Yto Barrada promeut la reconnaissance depuis leur rencontre en 2015.

En parallèle de ces expositions, Yto Barrada propose un festival de cinéma conçu en partenariat avec la Cinémathèque de Tanger, institution qu'elle a co-fondée en 2006 en redonnant vie à un ancien cinéma situé au cœur de Tanger. D'octobre à décembre 2023, la programmation réunit une sélection de films dont Tanger est tout à la fois le cadre et le sujet, ainsi que des long-métrages de fiction importants pour la cinéphile qu'est Yto Barrada.

Depuis 20 ans, la pratique multidisciplinaire d'Yto Barrada explore faits culturels, récits historiques et processus naturels, stratégies de résistance et de désobéissance, transmission des savoir-faire et modalités de collecte. Menant ses projets sur le long cours, elle s'est notamment intéressée à la botanique comme politique et géographie, aux méthodes d'apprentissage, au trafic des fossiles préhistoriques et à une relecture des avant-gardes artistiques modernistes.

ENTRETIEN

Qu'est-ce qui est le plus important pour vous : les règles ou les jeux ?

Yto Barrada : Les jeux sans règle et les règles sans jeu ! Les règles m'intéressent lorsqu'elles agissent comme des obstacles et permettent de sauter, de passer en dessous, de faire un pas de côté, de tomber. Les règles créent une sorte de construction dans l'espace à laquelle la pensée peut s'adosser, un peu comme ces jeunes hommes, les *hitistes*, qui passent – malgré eux – l'essentiel de leur journée appuyés aux murs des grandes villes. Je les ai beaucoup photographiés à Tanger.

Vous aimez bien travailler avec des règles.

Yto Barrada : J'aime bien m'adosser à quelque chose qui existe déjà, que ce soit une chose trouvée, un mot, une expression, une histoire. L'avantage de se donner des règles, c'est qu'il est possible d'y échapper. J'aime bien les contraintes. J'ai finalement beaucoup plus de liberté quand j'ai des contraintes. De toutes façons, je ne pense pas que la liberté absolue existe vraiment. Il y a toujours un temps, une date de rendu (la « *deadline* »), un lieu. Chez moi, les projets sont poreux et prennent du temps. J'aimerais pouvoir les déployer sans jamais les figer.

Les premières notions qui viennent à l'esprit pour parler de votre travail sont l'apprentissage, les savoir-faire, la reprise des traditions. Il semble néanmoins que ce qui vous intéresse surtout, c'est d'être au niveau des objets, des gestes, des noms, au niveau de la culture matérielle, du sensible.

Yto Barrada : Absolument. Cela consiste à être de plain-pied avec les mots et le langage. Être étrangère – comme c'est mon cas ici à New York –, c'est une manière de s'entendre beaucoup plus. Il y a une prégnance de toutes ces choses qui sont silencieuses quand tu es chez toi et qui deviennent alors bruyantes, visibles dans leur étrangeté. Pour moi, la culture matérielle va de pair avec le langage. En étudiant la manière dont sont fabriqués les tissus, les couleurs, des mots nouveaux apparaissent en permanence. Mon quotidien d'artiste, c'est d'apprendre tout le temps : des techniques, des recettes, des manières de tisser, le vocabulaire précis d'un artisanat ou d'une science, d'une conversation avec Marcel Bénabou, membre de l'Oulipo. Je peux décoller avec n'importe quoi. Il s'agit de créer des échos, d'établir des rapports entre des univers, des vocabulaires. Mon intérêt pour le langage réside dans sa capacité à nous faire penser des choses impensables auparavant, à donner corps à des solutions matérielles, tactiles, poétiques.

Vous aimez décrire le rôle de l'artiste comme cette capacité à déployer et connecter les choses entre elles.

Yto Barrada : C'est surtout son super pouvoir. L'artiste fait des liens en permanence, tout comme l'enfant. Il s'agit d'établir des relations entre des mondes, de créer des libres associations qui font sens. Ces liens entre les choses forment une toile invisible, un filet de protection qui préexiste et que tu actives, à la manière dont le philosophe Hartmut Rosa décrit la « pédagogie de la résonance » en évoquant le sourire qui illumine le visage d'un enfant quand il comprend subitement quelque chose qui lui échappait. Je chéris ces moments magiques où les choses se mettent à faire sens, presque malgré soi mais définitivement pour soi.

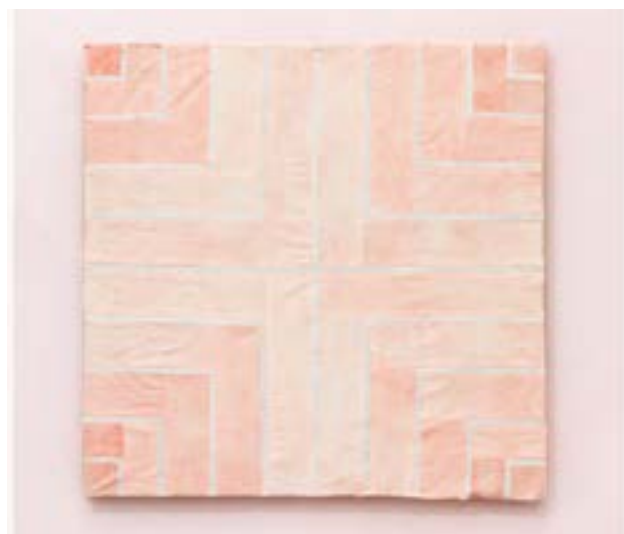
Vous ne faites pas qu'apprendre. Vous mettez également en place des outils, collectifs, pour assouvir votre curiosité.

Je pense à la Cinémathèque de Tanger et à The Mothership. Pourquoi créer de tels lieux ?

Yto Barrada : C'est une ruse pour pousser les dispositifs jusqu'à leur terme en s'engageant publiquement. Si je ne fais quelque chose que pour moi, je peux facilement l'annuler. Parfois, la conceptualisation d'un projet est plus intéressante que sa mise en œuvre. Après la Cinémathèque de Tanger que j'ai co-fondée en 2006, nous avons récemment créé The Mothership (« Le Vaisseau-mère »), un laboratoire-résidence organisé autour d'un jardin de plantes tinctoriales. C'est un endroit pour imaginer des solutions collectives autour de questions liées à l'écoféminisme, à la préservation de savoir-faire partagés, à la biodiversité particulière de cette zone frontière entre Méditerranée et Atlantique, à la collecte et au catalogue. Contrairement aux campagnes coloniales qui visaient à l'exploitation du territoire, il s'agit pour nous d'inventorier ce qui nous a échappé. La devise de The Mothership pourrait être cette phrase de la poète mojave Natalie Diaz : « le futur est indigène ».

À l'autre bout du fil, il y a New York, notamment la chambre 503 de l'Hôtel Chelsea où l'artiste Bettina a vécu près de cinq décennies.

Yto Barrada : Bien que recluse à l'Hôtel Chelsea, Bettina (1927-2021) avait beaucoup voyagé. Elle avait fait sens de l'absurdité du monde en se trouvant un espace à elle pour vivre et créer. La première chose qui m'a conquise chez elle, c'est son humour cinglant et la conscience de sa propre valeur. J'ai ensuite découvert sa rage, son histoire familiale de fille d'émigrés juifs de Galicie (ancien Empire austro-hongrois), sa volonté de s'extraire de son milieu. Il y eut aussi la déflagration que représente, en 1966, l'incendie de son atelier dans lequel tout disparaît. Elle décide alors de se réinventer, s'installe à l'hôtel et recommence à zéro. Ma rencontre avec Bettina, c'est également la découverte de l'œuvre d'une autodidacte incroyable qui vaut celle de tous les artistes de sa génération. Évidemment, il y a de nombreux points communs entre nos deux pratiques. Dans mon studio de New York, je travaille entourée de ses œuvres et de toutes ses boîtes d'archives.



© Yto Barrada

Un jeu qui est aussi une règle pour terminer. Voici deux expressions auxquelles répondre très vite. Moustique de l'Estrapade ?

Yto Barrada : C'est mon nom de strip-teaseuse si l'on suit cette règle d'adjoindre le nom de son premier animal de compagnie à son adresse de naissance. Moustique était le nom de mon chien mort de la rage. Je suis née rue de l'Estrapade à Paris – à dix minutes à pied de mon exposition *Solidité lumière* à Césure. J'adore les déguisements, les costumes, la taxinomie, le pouvoir des noms et des identités que l'on se choisit.

Un second : « faux-guide ».

Yto Barrada : Bettina est le faux-guide de New York et moi celui de Tanger. Le faux-guide, c'est cette canaille magnifique, créative et inquiétante, qui invente sa propre économie, qui doit convaincre en quinze minutes les touristes qui débarquent du bus ou du ferry et veulent goûter à un instantané d'authenticité.

**Propos recueillis par Clément Dirié,
avril 2023**



© Yto Barrada

BIOGRAPHIES

Yto Barrada

Née en 1971 à Paris, Yto Barrada vit et travaille à Tanger et New York.

Après des études en histoire et sciences politiques à Paris puis en photographie à New York – poursuivies par une implication auprès de la Fondation arabe pour l'image établie à Beyrouth –, Yto Barrada se fait remarquer avec son projet photographique *The Strait Project : A Life Full of Holes (Le Projet du Détroit : une vie pleine de trous)* (1998-2004). Réalisée à Tanger et autour du détroit de Gibraltar, cette série inaugure une démarche artistique déployée au croisement du personnel et du politique, ici à partir de la notion et des réalités d'un espace-frontière. Depuis près de 20 ans, la pratique multidisciplinaire d'Yto Barrada – films, installations, sculptures, œuvres textiles, publications, photographies, projets in situ – explore faits culturels, stratégies de résistance et de désobéissance, récits historiques, processus naturels, transmission des techniques et savoir-faire, authenticité et modalités muséales de collecte. Menant ses projets sur le long cours, souvent en collaboration avec d'autres artistes, des amateur·e·s et des expert·e·s, elle s'est successivement et parallèlement intéressée à la botanique comme politique et géographie, à l'histoire des méthodes d'apprentissage, au commerce et au trafic de fossiles préhistoriques, aux liens postcoloniaux entre le Maroc et l'Occident ou à une relecture de l'histoire des avant-gardes picturales abstraites pour proposer une vision alternative de la modernité. Engageant la performativité des pratiques archivistiques et des interventions publiques, ses installations réinterprètent les relations sociales, dévoilent les histoires subalternes et révèlent la prévalence de la fiction dans les récits institutionnalisés. Les ressources ludiques du langage, les dynamiques de la traduction, les infinies possibilités de l'imprimé occupent une place de choix dans sa pratique, comme en a récemment témoigné l'exposition *A Raft (Un radeau)* organisée en 2020 autour de la figure du pédagogue Fernand Deligny à partir des collections du Museum of Modern Art de New York. L'un de ses derniers projets, toujours en cours, est la création et l'animation de *The Mothership* (« Le Vaisseau-mère »), un centre de recherches et de résidence écoféministe situé à Tanger et consacré au textile et aux techniques de teinture naturelle.

En 2006, elle fonde la Cinémathèque de Tanger, lieu unique en Afrique pour la préservation et la diffusion cinématographique, en réhabilitant un ancien cinéma sur l'une des places principales de la ville de Tanger où elle a grandi et vit toujours.

Yto Barrada est notamment lauréate du Mario Merz Prize (2022), du Abraaj Group Art Prize (2015) et du Deutsche Guggenheim Artist of the Year Award (2011).

Son œuvre est présente dans la plupart des grandes institutions internationales dont le Metropolitan Museum of Art et le Museum of Modern Art (New York), la Tate Modern (Londres) et le Centre Pompidou (Paris). Elle a participé aux éditions 2007 et 2011 de la Biennale de Venise.

Parmi ses expositions personnelles et collectives récentes : *Bad Color Combos*, Stedelijk Museum, Amsterdam, 2022-2023 ; *Whitney Biennial 2022*, Whitney Museum of American Art, New York, 2022 ; *Artist's Choice: Yto Barrada-A Raft*, Museum of Modern Art, New York, 2021 ; *My Very Educated Mother Just Served Us Nougat*, MATHAF, Qatar, 2020 ; *Yto Barrada with guest artist Bettina: The Power of Two Suns*, LMCC's Arts Center, New York, 2019 ; *Double Skin*, Casa Luis Barragán, Mexico, 2019 ; *Agadir*, The Curve, Barbican, Londres, 2018 ; *Faux Guide*, The Power Plant, Toronto, Canada, 2016 ; Prix Marcel Duchamp, Centre Pompidou, Paris, 2016 ; Carré d'Art, Nîmes, 2015 ; *Riffs*, Fotomuseum Winterthur, 2012 ; *A Modest Proposal*, L'Appartement 22, Rabat, 2010 ; *A Life Full of Holes. The Strait Project*, The Kitchen, New York & Jeu de Paume-Site Sully, Paris, 2006. En 1998, elle présente pour la première fois son travail photographique dans l'exposition *Impressions d'Afrique du Nord* à l'Institut du monde arabe, Paris.

Bettina Grossman

Artiste mythique du New York des années 1960 et 1970, Bettina Grossman (1927- 2021) – *Bettina pour le monde de l'art* – a développé pendant plus de soixante ans une œuvre prolifique. Cet ouvrage monographique est le premier qui présente son exceptionnel travail de recherche photographique, cinématographique et graphique, nourri de la pratique d'une sculpture conceptuelle.

Personnalité excentrique, totalement dédiée à son art, Bettina réside à partir de 1972 au Chelsea Hotel suite à l'incendie de son atelier dans lequel elle a perdu toutes ses archives. Vivant telle une recluse dans cette communauté d'artistes, Bettina produit et accumule dans son minuscule studio une œuvre considérable qui s'inscrit pleinement dans la grande histoire des avant-gardes artistiques du XXe siècle. Ses pièces sont suspendues dans l'atelier, accrochées aux murs, posées à même le sol : elles envahissent l'espace dans un continuum menant au vertige, le geste artistique se fait expérience physique et visuelle. Aux confins de l'abstraction, Bettina manipule, tord, étale, étire matière, lumière et ombre. Sa pratique sérieuse donne à voir un univers hypnotique et d'une grande puissance visuelle.

En 2019, la photographe franco-marocaine Yto Barrada expose quelques œuvres de Bettina au LMCC's, à New York, qui permet la redécouverte de son travail. Barrada gagne la confiance de Bettina qui ouvre pour la première fois ses archives dans lesquelles Yto Barrada et Gregor Huber vont se plonger pendant près de trois ans. Ils imaginent un livre avec la complicité de Bettina jusqu'au décès de cette dernière le 2 novembre 2021, à l'âge de 94 ans, qui remet au jour une œuvre majeure produite par une artiste iconique. Cet ouvrage est le lauréat de la du LUMA Rencontres Dummy Book Award Arles 2020.



© Matine Franck Magnum Photos, 1982 Courtesy Fondation Cartier-Bresson



DÉFRICHEUSES : FÉMINISMES, CAMÉRA AU POING ET ARCHIVE EN BANDOULIÈRE

Commissariat, Nicole Fernández Ferrer, co-présidente du Centre audiovisuel Simone de Beauvoir et Nataša Petrešin-Bachelez, responsable de la programmation culturelle à la Cité internationale des arts

La Cité internationale des arts et le Festival d'Automne à Paris sont coproducteurs de cette exposition présentée en collaboration avec le Centre audiovisuel Simone de Beauvoir.
Avec le soutien de la Fondation Calouste Gulbenkian
- Délégation en France

L'exposition *Défricheuses : féminismes, caméra au poing et archive en bandoulière* propose une vision de la lutte pour l'émancipation des femmes des années 1970 jusqu'à aujourd'hui à travers une histoire des médias incluant les archives du Centre audiovisuel Simone de Beauvoir (fondé en 1982 par Delphine Seyrig, Carole Roussopoulos et Ioana Wieder, membres du collectif « Les Insoumuses ») et les œuvres d'artistes femmes de toutes générations et de tous les continents.

Au-delà de l'indispensable corpus théorique impliquant les domaines de la psychanalyse, de la philosophie et de l'écriture, l'histoire des féminismes en France a souvent été restreinte au MLF (Mouvement de Libération des Femmes) ou au féminisme « français ». À travers les images des premières caméras vidéos et magnétoscopes portables des collectifs vidéo féministes des années 1970 qui ont documenté les luttes de leur époque, jusqu'aux différentes pratiques des artistes contemporaines, *Défricheuses* installe un dialogue entre générations d'artistes et de vidéastes féministes dont l'histoire entremêle celle de la Cité internationale des arts et du Centre audiovisuel Simone de Beauvoir. Martha Wilson, Maria Klonaris et Katerina Thomadaki, Myriam Mihindou, Eszter Salamon, Nil Yalter, Orlan, Bouchra Khalili, Zanele Muholi, Saddy Choua, Lili Reynaud Dewar et Paula Valero Comín sont quelques-unes d'entre-elles. Mêlant œuvres, archives, vidéos et documents, *Défricheuses* se concentre sur une histoire alternative dans laquelle l'activisme et la culture visuelle jouent un rôle central.

CITÉ INTERNATIONALE DES ARTS

Du jeu. 28 septembre au mer. 20 décembre

Mer. 14h à 21h,

jeu. au sam. 14h à 19h

Entrée libre

--

Défricheuses : féminismes, caméra au poing et archive en bandoulière fait suite à l'exposition *Les muses insoumises*, Delphine Seyrig entre cinéma et vidéo féministe créée par les commissaires Nataša Petrešin-Bachelez et Giovanna Zapperi et présentée en 2019 au LaM (Lille Métropole), au Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía de Madrid, à la Kunsthalle Wien et à la Württembergischer Kunstverein à Stuttgart en 2023

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

r.fort@festival-automne.com

y.doto@festival-automne.com

01 53 45 17 13



THE WHOLE
SYSTEM
STINKS

SCRAP SECOND
EDUCATION

SCRAP
SECOND
EDUCATION

OD
JECT
US



EUZHAN PALCY

Rétrospective

Programme détaillé en octobre

Cette manifestation est organisée par les Cinémas du Département culture et création du Centre Pompidou avec le Festival d'Automne à Paris

Depuis son premier long métrage, *Rue Cases-Nègres*, en 1983, Euzhan Palcy a produit une œuvre résolument engagée, composée de plus de dix films à ce jour, alternant fictions pour le cinéma et documentaires. Déjà largement reconnue outre-Atlantique, la cinéaste accompagne pour la première fois en France une rétrospective de ses films, en présence de nombreux invités.

Grandie dans la Martinique des années 1960, passionnée très tôt par le cinéma américain autant que par celui de François Truffaut, Euzhan Palcy n'a de cesse, depuis son premier film *Rue Cases-Nègres*, de porter à l'écran la multitude des récits des communautés Noires, en France et aux États-Unis. Diplômée de l'École Louis Lumière, première réalisatrice française à être récompensée par un César, elle fait également figure de pionnière en réalisant, en 1989, son second long métrage à Hollywood, *Une saison blanche et sèche*, d'après le roman d'André Brink, avec Marlon Brando. « Avec ma caméra je ne filme pas. Je répare... J'essaye modestement de guérir les blessures créées par l'Histoire », expliquait-elle en 2019, alors invitée d'honneur du Festival de film de femmes de Créteil. La cinéaste présente au Centre Pompidou ce travail d'une vie, élargi par le format documentaire, notamment avec le triptyque *Aimé Césaire, une voix pour l'histoire* (1994), puis *Parcours de dissidents* (2005) pour lequel elle reçut un Oscar d'honneur en 2022.

CENTRE POMPIDOU

Du ven. 10 au dim. 19 novembre

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

r.fort@festival-automne.com

y.doto@festival-automne.com

01 53 45 17 13

Centre Pompidou

Marine Prévot

marine.prevot@centrepompidou.fr | 01 44 78 48 56

BIOGRAPHIE

Euzhan Palcy

Née en 1958 en Martinique, Euzhan Palcy est réalisatrice, scénariste et productrice. Après une première réalisation pour la télévision martiniquaise à l'âge de 17 ans, elle s'installe à Paris pour suivre des études de littérature, de théâtre, et d'opéra. Elle étudie également à l'École Louis-Lumière – où elle rencontre Jean Rouch, René Gilson, ou François Truffaut, pour qui elle effectue quelques travaux d'assistantat et de montage – et se spécialise en tant que directrice de la photographie.

En 1983, elle réalise *Rue Cases-Nègres*, adapté du roman de l'auteur martiniquais Joseph Zobel, qui met en scène le quotidien des coupeurs de canne dans les années 1930. En 1984, elle est la première femme et la première personne noire à remporter un César (meilleure première œuvre), et remporte également le Lion d'argent du Meilleur premier film et la coupe Volpi de la meilleure interprétation féminine pour Darling Légitimus.

Suite à ce succès (*Rue Cases-Nègres* obtient près de 20 prix à l'international), Euzhan Palcy s'installe aux États-Unis pour y développer son nouveau projet, *Une Saison blanche et sèche* (1989), qui traite de l'Apartheid en Afrique du Sud. Produite par la Metro Goldwyn Mayer (MGM), Euzhan Palcy devient non seulement la première réalisatrice noire à être produite par une major hollywoodienne, mais également la première femme à diriger Marlon Brando, qui fait son retour au cinéma. Son rôle lui vaut d'être nommé aux Oscars en 1990.

Elle réalise également de nombreux documentaires pour le cinéma et la télévision, dont *Aimé Césaire, une voix pour l'Histoire*, film en trois parties qu'elle tourne à ses côtés.

Récompensée et saluée pour ses œuvres à de multiples reprises, Euzhan Palcy a écrit une page importante du cinéma, contribuant à faire bouger les lignes et ouvrir les portes aux nouvelles générations de réalisatrices. En 2022, elle remporte un Oscar d'honneur pour l'intégralité de sa carrière.





ALICE ROHRWACHER

Rétrospective

Programme détaillé en novembre

Cette manifestation est organisée par les Cinémas du Département culture et création du Centre Pompidou avec le Festival d'Automne à Paris

Alice Rohrwacher, figure de proue du jeune cinéma italien révélée dès son premier long métrage *Corpo Celeste* en 2011 sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, présente une exposition inédite et l'ensemble de sa filmographie.

Ses films explorent un passé ancestral et naviguent entre histoire et mythes, ruralité et modernité, à l'instar des fictions *Les Merveilles* (Grand prix – Cannes 2014), *Heureux comme Lazzaro* (Prix du scénario – Cannes 2018), dans lesquelles joue sa sœur aînée, l'actrice Alba Rohrwacher, mais aussi de certains de ses documentaires, courts et longs métrages (*Omelia Contadina* coréalisé avec JR, *Futura* coréalisé avec Pietro Marcello et Francesco Munzi et *Le Pupille*, candidat aux Oscars en 2023). Alice Rohrwacher présente également son quatrième long métrage de fiction, *La Chimera* avec Isabella Rossellini et Josh O'Connor, sur un chasseur de vestiges étrusques (en compétition au festival de Cannes 2023), en avant-première pour l'ouverture de la rétrospective. En parallèle, une importante exposition inédite aborde la question de la disparition de l'agriculture traditionnelle ainsi que la mise en danger des paysages et des écosystèmes. À cette occasion, elle réalise également un court métrage inédit dans le cadre de la série initiée par le Centre Pompidou, « Où en êtes-vous ? ».

CENTRE POMPIDOU

Du ven. 1^{er} décembre au dim. 8 janvier

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

r.fort@festival-automne.com

y.doto@festival-automne.com

01 53 45 17 13

Centre Pompidou

Marine Prévot

marine.prevot@centrepompidou.fr | 01 44 78 48 56

BIOGRAPHIE

Alice Rohrwacher

Alice Rohrwacher est née à Fiesole en Italie et a étudié à Turin et à Lisbonne. Elle a écrit et joué de la musique pour le théâtre avant d'être attirée par le cinéma, où elle commence par travailler en tant que monteuse de documentaires.

En 2011, elle réalise son premier long-métrage, *Corpo Celeste*, projeté à la Quinzaine des Réalisateurs de Cannes, puis à Sundance, et dans d'autres festivals à New York, Londres, Rio et Tokyo. Son deuxième film, *Le Meraviglie*, sélectionné en compétition officielle à Cannes a reçu le Grand Prix en 2014 et son troisième film *Lazzaro felice* lui aussi en compétition officielle à Cannes, a reçu le Prix du Scénario en 2018.

Parallèlement à ses longs-métrages, elle a réalisé en 2015 *De Djess*, un court-métrage faisant partie de la collection Women's Tales de Miu Miu. En 2016, elle a dirigé *La Traviata* de Giuseppe Verdi au théâtre Vallin à Reggio Emilia. En 2020, elle a réalisé le troisième et quatrième épisode de la série Rai-HBO TV, *L'amie prodigieuse* - Saison 2, adaptée des romans de Elena Ferrante. En 2021, elle a présenté son documentaire *Futura*, co-réalisé avec Pietro Marcello et Francesco Muzi, à Cannes (Quinzaine des Réalisateurs). Enfin, en 2023, elle a été nommée à l'Oscar du meilleur court-métrage pour *Le Pupille*, co-produit par Alfonso Cuarón pour Disney.

En 2023, son long-métrage *La Chimera* est présenté en sélection officielle au Festival de Cannes.